

DEUX SACS DE FARINE

BUBURA :

Je suis prête.

On y va ?

Je commence ici ?

Tu pourras allumer les lumières.

L'interrupteur est à l'entrée.

NARRATEUR :

Deux sacs de farine, un documentaire de Dominique Henry et Luc Plantier avec la participation de Turat Bektenov

BUBURA :

S'il n'y a pas assez de lumière, il y a une lampe.

NARRATEUR :

En juillet 1937, Joseph Staline, à la tête de l'Union Soviétique, décide d'éliminer tous les ennemis du peuple à titre préventif.

En deux ans, 750 000 citoyens seront exterminés sur tout le territoire par l'intermédiaire du NKVD, la Police Politique.

800 000 autres seront envoyés dans les camps de travail forcé du Goulag.

Soixante ans après la mort de Staline,

peu de témoins directs de ces massacres sont encore vivants.

BUBURA :

Il faudra parler en kirghize ou en russe ?

TURAT :

On pourrait parler en kirghize.

BUBURA :

D'accord.

NARRATEUR :

Bubura Kydyralieva élégante vieille dame de 86 ans, à la stature droite, nous reçoit dans sa minuscule cuisine d'un HLM à la périphérie de Bichkek, capitale de la République Kirghize.

Ses longues mains fines sont posées sur la table en formica blanc.

Elle nous invite à boire le thé.

Une coupe déborde de pommes fraîchement ramassées.

Des biscuits sont parfaitement alignés dans une longue et étroite assiette.

Dehors le soleil illumine les feuilles jaunies des bouleaux.

C'est la fin de l'automne.

C'est l'année 1973, Brejnev est au pouvoir,

l'Union Soviétique est fermée sur elle-même.

Malade, inquiet à l'idée de l'emporter dans la tombe,

le père de Bubura lui fait jurer sur le pain de garder un secret.

BUBURA :

Tu te souviens, ma fille, de l'usine de brique de ton enfance ?
Là, il y a des intellectuels kirghizes qui sont enterrés.
Quand ce sera possible de parler, tu devras dévoiler ce secret.
Fais attention. Ils pourraient tuer toute notre famille.

NARRATEUR :

***Combien ont eu le courage de livrer les secrets qu'ils détenaient ?
Combien en ont eu le temps ?
Combien de secrets ont-ils été emportés dans la tombe ?
Comment vivons-nous un secret, si celui-ci peut entraîner notre mort ?
En gardant le silence, devient-on fou, paranoïaque ?
Quel est le prix de la vérité ?
Si la vérité pouvait se quantifier, pour Bubura Kydyralieva,
elle aurait pour valeur, peut-être, deux sacs de farine.***

BUBURA :

On a vécu là-bas de 1930 à 1939.
Deux familles habitaient là.
Nous et les Kobylnikov avec leur petit-fils, qui s'appelait Volodia.
Et nous, on étaient les Kydraliev.
Volodia était en 7ème et moi, j'avais 10 ans.
J'étais en 2ème.

L'automne est arrivé, en 1938.

On est allé au village de Kashka-Suu,
chez un ami de mon père qui a participé à la guerre civile.
Il y avait des soldats partout pour empêcher les gens de sortir la nuit.
Ils ont dit aux gens des 4 villages des environs :
"Dès que vous entendez le bruit des camions, personne ne sort."
"Eteignez toutes les lumières."
"Faites taire les chiens."
"Restez chez vous."
"C'est un ordre."

Seul mon père a eu une autorisation pour qu'il aille s'occuper du bétail.
Il partait travailler pendant la nuit.
Il devait rentrer avant l'aube.
Il s'occupait des animaux, des canards et des poules.
Et il rentrait vite quand il faisait encore noir.
Il n'avait pas le droit de rentrer après la nuit.
A cause de ça, il ne pouvait rien voir, il ne pouvait rien savoir.

Les soldats ont fermé toutes les routes.
Ils entouraient tout le village.

Et ils sont partis.

Il neigeait, et j'ai dit à mon père :
"Pourquoi l'usine de brique est toute noire ?"
"Et où est le toit ?"

"Le blizzard a emporté le toit."
Il n'a rien dit d'autre.

10 ou 15 jours après, l'endroit où la terre avait été retournée sentait mauvais.
Les chiens hurlaient, ça puait, c'était insupportable.
Ma mère a donné du lait aux chiens et aussi à nous.
C'était difficile.

Le 12, avant que je retourne à l'école, mon père m'a dit :
"Si ton prof te demande pourquoi tu n'étais pas à l'école,
tu dois dire que tu étais malade, et rien d'autre."
A l'époque, l'éducation était comme ça.
Les gens ne savaient pas du tout ce qui se passait.
"Si le prof me demandait, je dirais que j'étais malade."
Au mois de février, on a vu un arc-en-ciel vers l'usine de brique.
J'ai appris à l'école que les ossements diffusaient un peu de lumière.
Ma mère a pleuré et prié le coran.
Vendredi, on a fait des tokoch, des pains qui écartent le mauvais œil,
parce qu'il y avait vraiment des raisons.

Mon père m'a dit : à Bichkek, à l'intersection des rues entre Toktogul et Logvinenko,
il y avait une grande prison où ils ont tiré sur ces gens.
Ils ont chargé les corps dans 2 camions,
et ils sont partis.
Le premier camion était plein avec une bâche noire et beaucoup de soldats.
Le deuxième était plein aussi, avec une bâche blanche.
Et les soldats surveillaient.
Ils ont pris la rue Orto-Sai et Chon-Tash.
Au croisement de la rue de Tash-Dobo et Kirghize,
à l'est de la rue de Vorontsoka,
la rue vers Strelnikov,
en passant près de la ferme laitière, vers la maison de vacances du NKVD.
Ils sont arrivés à l'usine de briques.
Ils y ont mis des corps en criant 1,2,3.
Ils ont jeté les corps avant qu'ils aient refroidi.
Ecoute bien.
Ils ont tiré, tué, jeté et recouvert.
Et ils sont partis.
Et après, la guerre a commencé.
Mon frère et mon père sont partis à la guerre.

NARRATEUR :

En 1936, la République Socialiste Soviétique Kirghize est intégré à l'URSS,

***L'Union des Républiques Socialistes Soviétiques.
Lors de la seconde guerre mondiale,
pour faire face à l'avancée de l'Allemagne nazie,
le pouvoir soviétique enrôle des millions d'hommes et de femmes
des différentes républiques pour sauver les soviets.
Des milliers de familles kirghizes resteront à jamais sans nouvelles de leurs
proches.
Bubura Kydyralieva perdra 17 membres de sa famille
dont on n'a jamais retrouvé les corps.***

Staline décèdera en 1953.

L'Union Soviétique s'effondrera en 1991.

BUBURA :

Mon père n'a pas pu parler à l'époque de Khrouchtchev,
je n'ai pas pu parler à l'époque de Brejnev.

BOLOT :

Je m'appelle Abdrahmanov Bolot Jumashevich.
Je suis colonel,
Directeur de l'Institut de formation du Comité de la sécurité nationale de la République
kirghize.

Du temps de Brejnev, on ne pouvait pas parler de ces choses-là.
D'abord, il n'y aurait pas eu de réaction.
Ces questions ne pouvaient pas se poser.
Parce que chaque chose vient à son heure.
Bubura l'a dit aussi.
En 2002, à l'inauguration du mémorial de Ata Beit,
les responsables politiques ont invité Bubura et lui ont dit :
"Si vous nous aviez parlé à notre époque, on aurait pu vous aider."
Mais Bubura a répondu : "A cet époque-là, ce n'était pas encore le moment de parler."
Parce que son père lui a dit avant de mourir :
"Tu parleras quand ce sera le moment de le dire."

BUBURA :

Je suis tombée malade, j'ai eu un ulcère à l'estomac
et je n'ai pas pu dormir pendant 2 ans.
Un jour, j'ai fermé les yeux et j'ai entendu des voix qui me disaient :
"Il est temps de parler. Quand vas-tu raconter ?"
J'ai ouvert les yeux, il n'y avait pas de fantôme.

Quand Gorbatchev est arrivé, on a eu la liberté d'expression.
Je suis allée chez plusieurs personnes pour raconter.
Je suis allée aussi au KGB.
Une fois, je suis allée chez un chef de personnel qui était russe et qui m'a dit :
"Ma fille, ne cherche pas, tu vas disparaître, ils vont te détruire."
Il m'a dit : "Tais-toi, ma fille, et ne parle jamais de ça."

BOLOT :

Bubura avait déjà parlé à beaucoup de gens avant de me rencontrer.
Ils lui ont dit qu'ils ne voulaient rien entendre de son histoire.
Et ils ne lui ont plus parlé.

BUBURA :

J'avais peur. Je ne savais pas quoi faire.
Un jour, je suis allée acheter du lait avenue Mir.
Je suis aussi allée chez le cordonnier pour réparer les chaussures de ma petite-fille,
et une femme est entrée.

Elle m'a dit : "Mère, si vous voulez inscrire vos enfants à l'université,
j'y travaille comme prof de langues étrangères."
Les enfants de l'écrivain Tchinguiz Aitmatov ont étudié chez nous.
Je les connais, le cadet est ministre des affaires étrangères.
Je lui ai demandé qu'elle me donne le numéro de téléphone du fils Aitmatov
pour que je lui parle.
Elle m'a répondu qu'elle ne pouvait pas me donner son numéro,
mais qu'elle pouvait lui transmettre le mien.

Je lui ai donc donné mon numéro de téléphone.
Quand elle est retournée à l'université,
elle a rencontré l'agent du KGB Bolot Abdrakhmanov.
Elle lui a dit "Bolot, j'ai rencontré une femme chez le cordonnier.
Elle m'a dit qu'elle a une histoire importante à révéler, mais elle ne m'a pas dit quoi.
Voici son numéro, va parler avec elle."

BOLOT :

On m'a parlé de Bubura Kydyralieva. A cette époque, j'étais un jeune capitaine du KGB.
J'étais encore à l'université.
J'ai rencontré une professeure s'appelant Baiterekova Gulaïm
qui m'a dit qu'une femme gardait un grand secret dans son cœur,
et que c'était peut-être en lien avec la sécurité du pays.
Ensuite, elle m'a donné son numéro de téléphone et son adresse.
En décembre 1990, j'ai téléphoné à cette femme
et je suis allé la rencontrer chez elle.

BUBURA :

Je suis rentrée chez moi, et je m'apprêtais boire un thé quand on a sonné à la porte.
Quand j'ai ouvert, quelqu'un m'a demandé : "Je peux entrer ?"
J'ai dit : "Bien sûr, entre."
Quand il m'a dit qu'il était du KGB, j'ai cru qu'il était de la police.
"Dites-moi, mon neveu a eu un accident,
ou il cause des problèmes ?" J'avais peur.
Je l'ai invité au salon et lui ai donné du thé. Et il m'a raconté.
Vous avez rencontré une femme chez le cordonnier.
Elle m'a donné votre numéro.
"Quel est le secret que vous détenez ?"
J'ai pris un morceau de pain, je l'ai grignoté et je le lui ai donné.
Chez les kirghize, c'est la tradition de faire ça lors d'un serment.
Je lui ai dit : "Si tu jures sur le pain, je te raconterai."
Et après, j'ai raconté le début, et je pleurais.
J'avais mal à la gorge, je ne pouvais pas continuer.

Il m'a amené un verre d'eau de la cuisine.
Il m'a promis de venir avec moi.

BOLOT :

D'abord, elle a eu peur de moi. Elle m'a dit :
"Pourquoi êtes-vous venus ici ? Quel s'est-il passé ?"
Je lui ai dit : "J'ai su que vous gardiez un secret. Faites moi confiance, racontez-moi."
"Je vais vous aider tant que je peux."
Elle m'a répondu : "Alors assieds toi."
On a parlé pendant 2 ou 3 heures.

Le grand secret que gardait sa famille depuis 53 ans était celui-là :
En 1938, son père travaillait dans le village de Chon-Tash
comme gardien dans une maison de vacances du NKVB, la police politique de Staline.
Sa mère était cuisinière,
Bubura était une fillette de 8 ans.
Elle n'a dit à personne qu'ils avaient été témoin de la tragédie de Chon-Tash.
Chez elle, elle m'a tout raconté en détail.

J'ai vu dans quel état elle était pendant qu'elle me racontait son histoire,
et c'était impossible de ne pas la croire.
Elle n'avait pas de raison de mentir, ça ne pouvait rien lui apporter.
A cette époque, en Union Soviétique, c'était devenu possible de s'exprimer.
Ce qu'on ne pouvait pas dire avant a commencé à être dit.
En plus, Gorbatchev a ordonné de rendre justice
aux personnes qui ont subi la répression stalinienne.
Je l'ai écoutée attentivement
parce que ce décret pouvait permettre de faire des recherches
dans des endroits tenus secrets.
Après avoir discuté avec elle,
je lui ai promis que je ferais tout mon possible pour l'aider.

Avant ça, j'avais cherché des informations à ce sujet au KGB.
Mais il n'y en avait aucune.
A vrai dire, personne ne savait que ce secret allait un jour se dévoiler.
Je ne pouvais même pas imaginer que ça avait pu se passer.
Je voulais remplir mon devoir envers ma patrie
et trouver ces endroits cachés.
J'estimais que c'était important pour le Kirghizistan.
J'ai parlé à Bubura en décembre,
et je lui ai demandé de me montrer cet endroit.

BUBURA :

C'était le 25 décembre.
Nous sommes partis en voiture là où les gens étaient enterrés.
Quand nous sommes arrivés, l'endroit était plat.
On ne voyait ni l'usine, ni rien.
La maison où j'ai vécu était détruite.
Je ne savais pas quoi faire.
Je lui ai montré toutes les chambres de la maison de vacances.
Je lui ai montré où ma mère et mon père avaient travaillé.
Où habitaient les voisins russes.

Quand on est entrés dans la cuisine de cette maison,
on voyait que le plâtre tombait du mur.
Il avait été réparé avec de nouvelles briques, et une barre métallique en sortait.
C'était comme si elle criait, Bubura, je suis là !
J'ai dit à Bolot : "Regardez, voilà la barre que je connais, qui reste du mur."
J'ai embrassé la barre, et j'ai pleuré.

J'ai dit à Bolot : "Ils sont près des toilettes extérieures.
Il y avait l'usine de brique. On doit aller là-bas."
C'était difficile de marcher dans la neige, dans les trous.
Quand j'ai approché des toilettes, j'ai regardé la barre métallique,
et j'ai dit : "Bolot, je suis sûre que la fabrique était ici."
Mais il ne me croyait pas.
Il m'a proposé de revenir au printemps.
J'ai dit d'accord, et au printemps, le 2 mai, on est revenus.

Moi, je n'ai pas d'enfant.
Ma jeune sœur est morte, et j'ai adopté ses trois enfants.
Ils ont grandi avec moi.
Son fils est resté sans parents quand il avait 6 mois. Il est venu avec moi ce jour-là.
Il a pris une vieille brique, et a dit : "Mère, regarde, la moitié de la brique est noire."
Bolot lui a dit : "Tu ne dois pas toucher à ça."
Il a pris cette brique et l'a mise dans un sac.
Il l'a amenée à l'expertise. Ils ont confirmé que cette brique datait de 1936.

Bolot a convoqué un archéologue et des soldats.
Avec des barres, il a déterminé une zone de 2,5 m de côté.
Quand ils ont voulu creuser, l'archéologue a dit:
"Quand les taupes creusent, la terre sort à l'extérieur."
"Donc si vous trouvez un trou de taupe, il faut creuser là car ça ira plus vite."
Les soldats ont commencé à chercher. Un des soldats a trouvé un trou de taupe.
Il a juste creusé deux fois, et un crâne est apparu.
Ce crâne avait deux trous, un derrière et un devant.
Dans d'autres crânes, il y avait 4 trous.
Dans certains, il y avait des trous derrière et devant,
et dans d'autres, à gauche et à droite.
Quand les crânes ont été amenés à l'expertise,
ils ont confirmé qu'ils ont été abattus vers 1938.
Ils ont continué à creuser.
Attends, s'il te plaît, j'aimerais prendre un mouchoir.

BOLOT :

Le premier jour où on a creusé, on a trouvé le corps de 8 ou 9 personnes.
On comptait le crâne de chacun des corps.
On n'a pas mis les ossements dans l'ordre.
Si on regarde bien, on pouvait voir sur les crânes le trou d'une balle qui entre et qui ressort.
C'était la première preuve.

BUBURA :

Il m'avait fait une promesse.
Sans Bolot, ces lieux n'auraient jamais été mis à jours.

S'il n'avait pas été d'accord, on n'aurait pas pu creuser.

Et je le remercie.

Asankulov, le chef du KGB, l'a appelé et lui a dit :

"Que fais-tu, tu n'es pas creuseur de terre."

Avec son salaire, il a acheté la nourriture , les cigarettes, les cartons pour les ossements.

Il a eu beaucoup de difficultés.

Asankulov, qui est mort maintenant, lui a dit : "Achète les cartons toi même.

Je ne t'ai pas dit de creuser. Tu as de l'argent."

BOLOT :

Plus c'était profond et plus il y avait une mauvaise odeur.

On ne savait pas quoi faire car les microbes vivent très longtemps

et il pouvait y avoir des maladies contagieuses.

Les médecins sont venus faire des analyses

et ils ont dit qu'on aurait le résultat 2 ou 3 mois plus tard.

On n'a pas attendu les résultats, on a continué à creuser.

Les premiers jours, on n'avait pas d'endroit pour mettre les ossements qu'on trouvait.

On a donc acheté des boîtes de confiserie qu'on a vidées

et à la place, on a mis les ossements.

Plus tard, on a reçu des boîtes spéciales et de la nourriture.

BUBURA :

Tous les gens du village sont venus voir ce qu'il se passait

en apprenant qu'on avait retrouvé des ossements.

Le crâne qui a été retrouvé avait des dents en or.

On a retrouvé des lorgnons.

On a retrouvé un étui à cigares en cuir.

BOLOT :

Je voudrais ajouter que certains de mes collègues avaient des doutes

et se posaient des questions.

"Comment va-t-on prouver que ces personnes sont décédées à cause de la répression ?

Peut-être qu'on devrait laisser tomber."

Et moi aussi, j'ai commencé à m'inquiéter de savoir comment prouver ça.

Mais en continuant à creuser, on a trouvé de la monnaie

qui datait de 1934 et des verres de lunettes.

Dans 7 ou 8 crânes, on a trouvé des dents en or.

On a aussi trouvé les morceaux de casquettes militaires de l'époque de Staline,

des morceaux de bottes et des tuniques militaires.

Chaque jour où on creusait, on s'approchait peu à peu de l'année 1938.

L'élément le plus important comme preuve était l'acte d'accusation

de Torokul Aitmatov et Jusup Abdrakhmanov.

NARRATEUR :

Torokul Aitmatov et Jusup Abdrakhmanov étaient deux jeunes haut fonctionnaires importants de la nomenklatura soviétique kirghize.

Torokul Aitmatov fut exécuté alors que son fils, Tchinguiz Aitmatov n'a que 10 ans. Tchinguiz deviendra plus tard un écrivain internationalement reconnu.

Le poète Louis Aragon traduira en français son premier livre, Djamilia. Conseiller de Mikhaïl Gorbatchev en 1985, il deviendra ambassadeur en Europe de son jeune pays, lors de l'indépendance retrouvée de la République Kirghize. Décédé en 2008, son corps repose auprès de celui de son père Torokul et des victimes kirghizes de la répression stalinienne de 1938.

BUBURA :

On a retrouvé une veste de prisonnier avec un papier plié en 4.
On l'a mis à l'ombre, et on a ouvert doucement avec un couteau.
C'était marqué : Torokul Aitmatov, décision du juge le 7 novembre 1938.
Paragraphe 1
Il y avait un trou dans le papier.
Je pense qu'ils ont tiré dans le cœur de ce jeune homme, Torokul.
Grâce à ce papier, on a prouvé que 138 personnes ont été fusillées.

BOLOT :

Il était écrit, par exemple, que le 5 novembre,
Torokul Aitmatov a été tué pour espionnage.
En se basant sur cet élément,
des documents concernant 137 autres personnes
ont été trouvés dans les archives du KGB.
Ensuite, leurs noms et prénoms ont été gravés sur des pierres.

BUBURA :

Ils ont été jetés comme des chiens.
Plus tard, il a été prouvé qu'il s'agissait d'intellectuels kirghizes.

BOLOT :

Parmi tous ces morts, tous n'étaient pas Secrétaire du Comité du Parti régional,
ou Commissaire du Peuple.
Il y avait aussi des gens ordinaires.
Il y avait surtout des patriotes.
Quand ils ont été condamnés, les prisonniers ont demandé au NKVD
les preuves de leur culpabilité.
Et je pense que quand ces gens ont reçu les documents,
ils les ont mis dans leur poche avant d'être fusillés.
Je pense qu'ils ont fait ça parce qu'ils espéraient qu'un jour,
ils seraient innocentés.
C'est pour ça que c'était dans la poche de ces gens.
Mais les simple citoyens, il les ont tués sans les interroger.

BUBURA :

J'ai remercié Dieu d'avoir pu faire ce que m'avait demandé mon père.
Puis j'ai guéri.
Je suis née en juin 1927.
Maintenant, j'ai 86 ans, et je pleure à chaque fois que je raconte cette histoire,
parce qu'ils auraient pu tuer ma famille.
Ce secret était dur à porter.

Quand j'ai voulu raconter, on m'a dit :
"Ferme-la , comment pourrais-tu savoir ?"
Quand j'ai téléphoné, on m'a dit : "Tu mens."

Finalement, il y a eu beaucoup d'articles sur ça. Et à chaque fois, ça me fait mal.

Les journalistes m'ont dit : "Ferme-la, de quoi tu parles ?"

BOLOT :

Le gouvernement ne m'a pas aidé.
L'ouverture du charnier d'Ata Beiiit a eu lieu en 1991,
et ils ont construit le mémorial 11 ans après.
L'endroit où on a creusé était resté ouvert,
et donc les gens ont jeté des poubelles, les animaux ont marché dessus.
Comme il n'y avait pas d'argent, ils ont construit Ata Beiiit seulement en 2002,
et depuis, 12 ans ont encore passé.
Certaines parties du mémorial ont été abimées, et il n'y a pas eu de réparation.
Ils ne donnent pas d'argent.
Maintenant, il y a des visites de délégations étrangère, de jeunes, de citoyens.
Et j'en suis très heureux.
Mais, ce que je regrette c'est que les politiques font semblant que cela les intéresse.
Quand il y a les élections, ils veulent bien se montrer.
Si ils s'en préoccupaient vraiment,
ils auraient donné une récompense aux 4 ou 5 personnes qui ont creusé.
Mais rien, depuis 25ans.
Bubura n'a eu aucune aide alors qu'elle en a besoin.
Le gouvernement n'a rien fait et je trouve que ce n'est pas bien.

BUBURA :

Les enfants de mes frères et sœurs, les parents de mon père et de ma mère,
tous auraient pu avoir des problèmes si j'avais parlé.
Je n'ai parlé qu'à l'époque de Gorbatchev.
On aurait pu me mettre en prison, me dire : "Comment sais-tu ça ?"
Ils auraient pu me tirer dessus et dire que j'étais simplement morte.
C'est tout.

BOLOT :

C'était le premier charnier qui a été mis à jour après la chute de l'Union Soviétique.

BUBURA :

Ce qui m'a poussée, c'est mon éducation.
Ce qui faisait peur, c'est qu'on tuait les intellectuels
qui voulaient mettre les kirghizes au premier plan.
Ces innocents sont restés cachés pendant 53 ans.
Je me disais : "Comment pourrais-je parler ?"
Je savais qu'ils allaient tuer ma famille.
Comment savoir ?
Ils te mettent en prison, tu ne peux rien faire.
Avec ma conscience personnelle, kirghize, maternelle et féminine,
entre frères et sœurs...

conscience...
responsabilité.
J'avais fait une promesse à mon père.
Maintenant, j'ai tout raconté, je n'ai plus peur de mourir.
J'ai eu un ulcère à l'estomac.
Ils m'ont dit que j'allais mourir aujourd'hui, ou demain.
Ils ont préparé les moutons à égorger pour mes funérailles.
Si j'étais morte à ce moment-là, ce secret serait resté secret.

Il fallait raconter.
Penser à l'avenir, avec ma force, avec ma conscience humaine.
Même si je suis une femme, j'étais déterminée.
Je voulais ouvrir les yeux du gouverneur aveugle.
"Vous ne devez pas être comme ça.
Vous ne devez pas ignorer le martyr comme ça."
C'est pour ça que j'ai parlé.

BOLOT :

Je ne sais pas comment dire.
Quand il y a eu l'inauguration d'Ata Beiiit, Bubura m'a téléphoné en pleurant :
"Bolot, regarde la télévision, il y a l'inauguration d'Ata Beiiit.
Pourquoi ne nous ont-ils pas appelés ?"
Je suis allé chez elle et je lui ai dit :
"Bubura, vous et moi, nous avons fait ce qu'on avait à faire.
Peut-être qu'un jour ils se souviendront de nous".
23 ans après, nous attendons toujours.
Pourquoi le KGB ne célèbre pas Bubura, je ne comprends pas.

NARRATEUR :

Le Memorial Ata Beyit dont la traduction signifie « la tombe de nos pères », fut construit à l'emplacement exact du charnier.

Lors des commémorations, les officiels politiques ont systématiquement écartés Bubura Kydyralieva, allant même jusqu'à répandre la rumeur de sa mort. Les journaux kirghizes n'ont relayé que l'information officielle. Une vie entière, de silence et de peur.

BUBURA :

Voilà, mon enfance, ma jeunesse et le présent.
La solitude.
La solitude.
Je n'ai pas eu d'enfant.
J'habite chez la fille de mon frère.
J'ai une retraite de 5000 soms 100 euros.
Vétéran du travail, vétéran de guerre.
J'ai découvert Ata-Beyit.
Personne ne me demande : "Est-ce que tu existes ?"
Personne ne me demande : "Es-tu vivante ?"
"Qu'est-ce que tu manges, qu'est-ce que tu bois, es-tu malade ou pas ?"

Je suis une fille kirghize. Même si je ne suis pas une héroïne,
j'ai pu faire ce que m'a demandé mon père.
Je remercie Dieu.
J'ai 86 ans.

SILENCE

BUBURA :

Encore une chose.
L'année dernière, 4 jeunes gens ont sonné à ma porte.
3 garçons et une fille.
Ils ont amené 2 sacs de farine.
Je leur ai demandé : "Qui êtes vous ?"
"Excusez-nous, mère."
"Nous sommes étudiants."
Ils ont acheté au marché 2 sacs de farine pour me les offrir.
Je les ai remerciés.
Ils ont balayé le quartier.
Ils ont travaillé pour m'acheter 2 sacs de farine.
Moi je suis très contente. Je prie Dieu qu'il leur accorde une longue vie.
2 sacs de farine, pour moi, c'est toute une année de nourriture.
Personne ne leur a dit de travailler au marché pour acheter ces sacs de farine pour moi.
C'est leur conscience.
Je n'aurais jamais imaginé ça. Je ne les connais pas.
Ils ont réussi à trouver mon adresse.
Ils ne m'ont pas téléphoné, ils sont venus, comme ça.

NARRATEUR :

***Deux sacs de farine,
un entretien avec Bubura Kydyralieva et Bolot Abdrakhmanov
un documentaire de Dominique Henry et Luc Plantier
avec la participation de Turat Bektenov***

Je te remercie.
Je suis contente que tu sois venu chez moi, pour savoir comment je vis.

***avec les voix de Nora Cailleau pour Bubura Kydyralieva,
Philippe Drecq pour Bolot Abdrakhmanov
et Alain Eloy pour le narrateur
Traduction : Turat Bektenov
prise de son : Dominique Henry, Krzystov Kirghizistov, Pierre Devalet
montage : Luc Plantier
mixage : Vincent Venet
avec nos plus vifs remerciements à Vincent Detours et Pierre-Yves LeCunff
une production des Films de l'Heure Bleue
avec l'aide du Fonds d'Aide à la Création Radiophonique
avec le soutien de la Première, Du Côté des Ondes, Pascale Tison
et de la RTS, Le Labo, David Collin***